

Philippe Saüc

Na, Lam

roman

Cardère éditeur

Na,

Quand les personnes qui sont là ne peuvent plus entendre, il arrive qu'on s'adresse à celles qui ne sont plus là. Car elles ont marqué le moment où le chemin de la vie a dessiné une fourche.

On ne sait jamais si on a pris du bon côté de la fourche mais on garde, imprimées en soi, les rainures où la pointe a fouillé en soi, le temps qu'on cherche.

Les hommes ont des chemins, dit-on, qui ne sont parfois que des pistes. Ils ont souvent besoin de ces racines fraîches qu'on met dans le kanari en Afrique, le grand pot de terre pour l'eau de boisson. On le garde dans la plus épaisse pénombre de la case et on y plonge des racines fraîches pour pouvoir donner de l'eau parfumée à la bouche sèche du voyageur.

Je me souviens, tu appelais ces racines tamare.

J'aurais besoin de cela aujourd'hui.

Pourtant je ne reviens pas de voyage. C'est pour moi le commencement d'un voyage. Celui-là va me mener là où je ne suis jamais allé.

Mais j'aimerais que tu me voies à ce point de départ, particulièrement toi.

Et que tu m'offres l'eau parfumée aux racines. Pour que je puisse avancer calme sur ce chemin nouveau.

Juste un accès à ton kanari.

Un accès à l'Afrique d'avant les frigos, celle que tu m'as fait connaître.

Un frigo comme il ne s'en faisait plus en Europe depuis longtemps. Pour une mémoire européenne, un frigo associé à un décor de maison de grand-mère. Qu'est-ce que j'étais allé chercher en Afrique pour m'y retrouver au pays des frigos de grand-mère ?

Sitôt arrivé, je venais de passer par les parages de la mort sèche. On se méfie de l'eau du bord des routes, le long de sa première route d'Afrique. On peut s'en méfier au point de se laisser envahir d'aridité. Au point que j'aurais pu mourir au bord de cette route, mourir tout sec. Mourir comme un blanc-bec qui ne fait pas confiance à l'eau qu'on lui tend ?

Ensuite, trois jours à essayer de survivre près d'un frigo où il fallait aller puiser régulièrement aux bouteilles d'eau mêlée de sucre et de sel pour retrouver consistance de vivant. Trois jours dans une case de passage pour voyageurs venus du pays des blancs-becs en Afrique. Avant de tenter la folie de l'enfoncement en brousse. Au prix de cette folie, la rencontre inespérée avec Na, la mère d'Afrique.

À partir de là, un temps immensément court et immensément lent à être par elle nourri, pansé, lavé. Comme après une naissance. Comme pour une deuxième naissance. À partir de là, tout paraîtra permis quant au nombre de naissances qu'on peut avoir dans sa vie. Certaines peut-être par personne interposée.

Le souvenir de la mère noire prend place au milieu des visages qui composent l'encadrement habituel du berceau, au tout début d'une vie. Mais la mémoire est capable de remonter un peu en amont de cette seconde naissance, jusqu'à la porte impitoyable d'un frigo ressemblant à un frigo de grand-mère qu'on avait à peine la force d'ouvrir pour y réhabituer son corps à l'eau.

Autre frigo, quinze ans après.

Un frigo de grande ville d'Europe d'aujourd'hui. Pas un frigo de grand-mère. Liliana tient au confort conquis grâce à l'é-

migration depuis le Portugal. Son travail, quartier de l'Opéra, n'est pas de ceux qu'on aime raconter à ses amis mais il lui a permis de payer un frigo qu'on serait fier de pouvoir montrer à sa grand-mère au pays. Avec surface à magnét's, autocollants et post-it. Tout est prévu pour la vie de famille.

Sur ce frigo, l'un des papiers collés porte mon numéro de téléphone.

C'est le seul à porter un numéro de téléphone, au milieu des courses à faire, des dates d'anniversaire à se rappeler et des dates de rappel pour les vaccinations d'un enfant. L'enfant, c'est Lamilex, six ans et quelques mois.

L'un des papiers collés près de toutes les informations importantes pour l'enfant porte mon numéro de téléphone. Voilà à peu près ce que me disent, à leur façon, les gens du SAMU ou plutôt ceux des services sociaux qui ont pris le relais. C'est vrai, il y a quelques semaines, Liliana m'a demandé la permission de mettre ce post-it pour qu'on sache qui prévenir s'il lui arrivait quelque chose. Pour Lamilex. C'est vrai qu'à six ans, on ne sait pas par soi-même vers qui se tourner quand il arrive quelque chose.

Maintenant que j'y repense, j'espère que j'ai su dire oui à Liliana sans ajouter de ces «allons, allons!» mêlés de rire bouffant pour cacher la gêne et s'empêcher d'imaginer concrètement ce qui pourrait se passer.

En tout cas, j'ai bien dû dire oui et je n'ose demander aux gens qui m'appellent ainsi en pleine nuit ce qui s'est exactement passé. Liliana est morte, Lamilex est tout seul, voilà ce que j'ai compris. Je n'ai toujours pas envie d'imaginer concrètement et je préfère laisser déjà filer mon esprit vers ce qui va se passer et qui ressemble à l'arrivée de quelqu'un plus près de soi que personne n'a jamais été. L'arrivée d'un nouvellement né?

Par la vertu d'une porte de frigo m'arrive un être nouveau. Un nouveau venu de six ans, avec mère portugaise morte et père africain lointain. Et moi qui viens juste après, si l'on en croit le frigo. Davantage comme une mère que comme un père de rechange alors. C'est elle que j'ai vue faire avec le petit, tant que je ne connaissais celui-ci que d'un peu loin.

Tout est changé à condition qu'on le laisse avec moi, cet enfant... Car il est bien possible que dans quelque temps les tribunaux prennent le relais des frigos. Mais dans l'immédiat un bout de vie est à partager, c'est ce que proposent les services sociaux.

Par la grâce de ce post-it, je me dis que c'est la volonté de Liliana. Cela m'économise les questions de savoir si j'ai le droit de devenir aussi subitement homme-mère...

Je veux croire qu'elle l'a décidé.

Le père est en Afrique depuis de longs mois sans envoyer de nouvelles, elle me l'avait encore dit il y a quinze jours. Il n'a donc pas dit ce qu'il déciderait mais tel que je le connais, il déciderait de suivre le destin. Diao, mon ami de si longue date, dirait « que cela soit ainsi »...

Donc taxi. Pas une heure pour prendre le métro. Reste à retrouver Lamilex autrement que comme un visiteur de passage ou un vieil ami du papa, ce que j'ai toujours été pour lui jusqu'à présent.

Allez, je lui amène ma peau qui ne se décide à quitter sa pâleur douteuse que les jours où je suis mal rasé, mon corps de moyen maigre que j'ai jusqu'à présent entretenu dans cette ligne en ne cessant jamais de courir dans tous les sens. Je lui amène cette tignasse que je laisse le plus possible en état d'être modelée par le vent. Et puis mes trente-cinq ans qui ont rêvé à bien des femmes et parfois à ce que j'aurais pu faire avec mais qui n'ont pas été capables de faire plus que d'en rêver.

Le reste de ce que je serai pour lui, de ce que je pourrai lui amener, il le décidera autant que moi.

De nous deux, Na, qui avait décidé de rencontrer l'autre ?

Je me souviens d'avoir beaucoup préparé ce grand voyage qui m'a conduit vers toi, d'avoir cherché les accessoires et les médicaments qui ne m'ont finalement servi à rien puisque tu étais là-bas.

Toi, pendant ce temps, tu parfumais l'eau du kanari avec du tamare, sans savoir que ce serait pour moi, comme tu le faisais pour tous les autres qui arrivaient à ta case avec la bouche sèche du voyage ou du travail aux champs.

Quand je suis arrivé, nouveau né de vingt-deux ans, tu as su tout de suite comment faire avec moi.

Tu as eu les gestes précis et décidés de quelqu'un qui s'attendait à ça.

Alors, je me suis demandé si tu n'avais pas décidé de notre rencontre sans que je le sache.

Ce qui va maintenant se passer avec Lamilex, je ne m'y attendais pas non plus.

Na, j'essaie de te parler pour arriver à comprendre un peu de ce qui va se passer. J'ai besoin de faire entrer en jeu quelqu'un capable de s'attendre à l'imprévisible.

Je te vois encore comme quelqu'un qui saurait décider des choses, à ma place peut-être. Avec fraîcheur et précision. Grâce à l'entraînement procuré par la poussière et la chaleur d'Afrique peut-être.

Ici, j'ai eu l'impression de n'avoir jamais rien décidé. Et pourtant je ne regrette rien.

Un jour je me demanderai peut-être ce qu'aura décidé Lamilex, dans ce qui va se passer entre nous. Et peut-être dans ce qui va se passer de nouveau entre toi et moi.

Lisbonne, deux mois après. Deux mois qui ont tout changé. Surtout la façon dont Lamilex pose sa main dans la mienne, à certains moments. Pourtant, je repartirai peut-être sans lui de Lisbonne.

L'impression aussi d'être déjà épuisé. Peut-être vaudrait-il mieux que je reparte seul de Lisbonne.

Épuisé et cependant, venir en avion à Lisbonne c'est court. Court comme ma gorge où la salive pourtant ne roule plus jusqu'en bas.

Ces gens ressemblent pourtant à mes grands-parents, de quoi mettre à l'aise. Les parents de Liliana. Ils ont dû mettre toutes leurs larmes à l'abri. Pour lui, ils n'ont que sourire. Pour moi, un sourire gêné. Eux aussi ont l'air épuisés.

L'homme qui est là serait son oncle par alliance. Il a l'air renfrogné de celui qui va avoir à chercher de l'esquive alors que ce n'est pas dans ses habitudes.

La femme qui préside à tout cela vient bien sûr d'un autre monde, de celui que j'aurais imaginé plutôt dans un autre pays. Qui préside quoi? Discussion? Débats? Cérémonie? Rituel? Juge des tutelles, nous a-t-on dit à tous les deux. Même en portugais j'aurais compris ou alors je me serais plu à entendre parentèle ou turritelle¹. Au reste, la dame a l'élégance de ceux qui savent parler plusieurs langages. J'ai précisé dès le départ que le portugais me serait difficile à entendre. Tant pis pour moi. On me donne à lire.

Elle ne cesse de répéter le nom de Chaloupy. C'est bien lui qui m'appelait toutes les semaines depuis le coup de la porte du frigo. Ils se sont donc parlé, entre juges des tutelles. Le long d'une diagonale européenne, j'ai été jaugé. Mon épuisement devient finalement secondaire lorsque j'apprends qu'il restera avec moi si le conseil de famille est d'accord.

Pourtant rien n'est encore décidé. Mais c'est déjà comme si j'avais su ne pas trahir les espoirs du frigo, ni ceux de Liliana.

¹ Coquillage commun du littoral atlantique français.

Pour la première fois, l'oncle sourit. Les grands-parents n'osent pas me regarder. Je me dis qu'il se joue peut-être pour eux quelque chose qui est de l'ordre de la honte. Diao, le père l'Africain aurait certainement compris cela.

Mais moi aussi je me surprends à avoir honte. Honte d'être un aussi bon père potentiel. Compte en banque. Promptitude à répondre au téléphone. Capacité à ne pas traîner sur l'intervalle entre le domicile et activités supposées professionnelles. S'ils savaient l'acrobatie actuelle! C'est à ces apparences que j'ai dû être jaugé. Je ne vois pas à quoi d'autre. Quelque chose qui se serait finalement accordé à l'attente des grands-parents peut-être. Et c'est pour cela qu'avant de repartir de Lisbonne avec Lamilex, je vais vers eux. La honte doit avoir été bue puisque ce sont les deux mains qu'ils me serrent à la fois. Je reconnais des mains de vieillards bonnes pour les jours de vacances mais qui trembleraient peut-être pour tous les jours d'une enfance.

Mais alors que je nous voyais déjà sur la route de l'aéroport, Chaloupy est arrivé. Alors que tout paraissait pourtant déjà réglé.

Il vient représenter Diao, le père, que l'acte de mise en tutelle avait complètement oublié. Je vois alors les grands-parents se rasseoir en se jetant des regards plus inquiets que gênés. L'oncle, lui, s'est esquivé cramoisi. Comment devrais-je accueillir ce regard gêné qui coule sur moi-même? Je n'ai pas réagi à la lecture de l'acte, comme si moi aussi j'avais oublié Diao, pourtant mon ami avant Lamilex, avant sa mère.

Lui non plus n'a pas parlé de son père, et cela fait même plusieurs jours qu'il n'a pas prononcé son nom mais j'ai vu son regard s'animer lorsque Chaloupy l'a fait. Le père.

C'est comme ça qu'il a dit et il se met à raconter la rencontre qu'il est allé faire à Tambacounda comme un voyage d'explorateur. La dame portugaise se met à traduire quelques mots pour les grands-parents.

Le père. Chaloupy le redit en me regardant. Je sais bien que c'est indiscutablement Diao, le père. D'ailleurs, ce dernier a confirmé à son visiteur qu'il aimait Lamilex comme un père. Qu'il ne voulait que son bien. S'il n'avait pas dit cela, risque de honte pour un père africain, je le comprends mais Chaloupy ne le sait peut-être pas. Les grands-parents ont l'air consternés de ce que traduit la dame.

Mais Diao a dit aussi qu'il ne pouvait pas vivre avec Lamilex dans le grand appartement payé jusque-là par le salaire de Liliana. Que pourtant Lamilex devait rester là-bas, que son avenir y était. À ce moment, je me suis demandé où la rencontre avait exactement pu avoir lieu, dans quel recoin de Tambacounda. À la grande concession de Diaocounda, les autres enfants de Diao auraient pu entendre. Qu'en auraient-ils pensé ?

Finalement, l'acte de tutelle n'a pas été modifié. Un additif lui a été apporté. Juste avant cela, Chaloupy s'est penché vers l'enfant. Pour la première fois, il a eu la parole. Il lui a demandé qui était Mamadou Diao.

Il a répondu :

— Mon papa.

Et aussitôt il est venu poser sa main dans la mienne.

Je n'oublierai jamais le jour où tu m'as tendu la main gauche, Na. Tu as été la mère de ce nouveau-né de vingt-deux ans, sans que ton corps ne touche le mien, jusqu'au moment de le quitter. Mais tu m'as embrassé, enveloppé, caressé seulement par l'extension de ton sourire quand il s'adressait à moi. Pendant les quelques mois que nous avons partagés, j'ai eu l'impression que tu t'adressais tout le temps à moi.

Et j'ai appris l'usage de la main droite et celui de la main gauche. La main des gestes pour les autres et la main des gestes pour son propre corps. Le jour où je suis reparti du village, tu m'as tendu la main gauche. C'était un faux adieu, pour ne pas se quitter peut-être.

Aujourd'hui que je m'en souviens, je m'autorise à te parler. Il faut que je parle à Lamilex aussi, qui est un presque nouveau-né pour moi. Pour l'accueillir, j'ai besoin de me nourrir à une autre source. Comme la lune a besoin du soleil pour briller.

Parce que la mémoire est importante, j'ai ouvert aujourd'hui un cahier neuf, pour commencer à écrire ce qui allait se passer entre Lamilex et moi. Il faudra que je rattrape un jour les pages non écrites du début, de la naissance de cette vie à deux, naissance d'un certain Lamilex pour moi et peut-être naissance d'un certain moi pour lui. Écrire pour lui faire lire dès que cela sera possible et savoir si nous partageons bien cette vie nouvelle. Écrire à deux peut-être. Écrire aussi des choses que je ne pourrai pas lui dire avant un long moment. Peut-être pour ne pas oublier de les lui dire plus tard. Jusqu'au jour où c'est lui qui se mettra à dire. Comme j'essaie de te dire, Na.

Mais peut-être que j'aurais dû te dire avant.

Vacances... et dire que c'est toi, Lamilex, qui appelaient de tes vœux les vacances à venir !

Tu as fait entrer les vacances dans la scansion de tes parties de foot solitaire, le soir, dans le couloir, au moment où je prépare le repas. Avant que la friture ne couvre trop l'espace sonore, j'entendais en même temps que ta respiration halestante ce mot qu'il m'a fallu du temps pour reconnaître dans l'espace des dribbles et des passes adressées à toi-même par l'intermédiaire des murs. Puis, au moment décisif, au moment du but, il n'y avait plus de doute. La formule était devenue « Et c'est les vacances ! Gooo les vacances ! ». Il arrivait parfois un moment où même la friture ne parvenait pas à couvrir les coups que recevaient les murs. Comme le seul ballon autorisé dedans était en mousse, il m'a bien fallu comprendre que c'était ton corps qui se mettait à heurter les murs, comme s'il devenait le projectile devant aller au but. Mais qui devait te faire la passe décisive ?

C'est après le repas que j'ai essayé de comprendre. Te faire asseoir auprès de moi était pourtant difficile. Tu ne te sentais rien à expliquer. Tu voulais seulement te préparer à l'action. Le menton fiché dans le haut de la poitrine, me rendant de ce fait ton regard inaccessible, tu continuais à esquisser les feintes bonnes à tromper l'adversaire. Étais-je cet adversaire ? Pas tout à fait puisque tu continuais à me faire des passes, par bribes de mots...

J'ai fini par comprendre que tes copains disaient qu'ils allaient à la montagne, au bord de l'océan... Pour renvoyer la balle, j'ai essayé *jiba*, la mer. Mais je n'étais pas sûr. Avec ton père, on n'avait guère eu l'occasion de parler de l'océan. J'ai cherché autour de moi quelles étaient les possibilités pour ce temps que je n'avais pas prévu...

— J'ai une maison sur le coteau. Un reste des années soixante-dix. On la partage à quatre couples. Aux vacances de Pâques, il n'y a personne. Si tu veux aller t'y ressourcer avec le petit...

Cela, c'est ce qui a été proposé du côté de mes copains. Plus particulièrement, d'une de ces copines qui n'est plus la même avec moi depuis que tu es là. Plus d'œillades au moment de parler de ses rêves et plus l'œil humide pour me demander des nouvelles de ma propre vie. Mais tellement attentionnée pour cet homme qui a la charge soudaine d'un enfant...

Alors, ce coteau, ce n'était pas la montagne dont je t'avais auparavant parlé, celle que j'avais quittée après mon contrat de travail sur le paysage, un peu avant la mort de ta mère, Lamilex. À l'époque, il fallait venir travailler à Paris pour quelques mois. Ta venue a changé la donne. «Ne pas le changer de cadre», ont dit les deux juges.

Dans un sens, le coteau pourrait être le pays intermédiaire entre ton cadre et celui que je m'appête à quitter définitivement pour toi. Sauf qu'il me remet au cœur de mon pays d'enfance et penche donc plutôt de mon côté.

Dès le premier jour, le vent a soufflé. Le même que celui qui me tenait éveillé des nuits entières, à marcher dehors comme un éperdu, entre mes treize et mes dix-sept ans. Mais vingt-cinq ans après, il m'a rappelé le vent de brousse du tournant de janvier-février, celui qui souffle sec, tantôt froid tantôt chaud sur le visage, un vent qui module, qui parle. Il faudra que je te raconte un jour comment il m'a fait entendre le chant des sirènes.

Un jour il faudra que je commence à te raconter. Pas seulement écrire.

Tout de suite, je me suis senti bien. Des idées de rire m'ont grimpé dans la colonne à osselets.

Mais tes six ans n'ont pas aimé le vent. Sans utiliser la parole, par ta seule force d'inertie capable de te river au canapé, tu as su m'indiquer que tu voulais rester à l'intérieur de la maison aux murs épais. Je ne t'avais pas encore vu te tenir la tête comme ça. J'ai cru à ce que les médecins des pare-chocs de l'âme appellent une régression, un retour vers les profondeurs de ton parcours de vie, qui n'aurait concerné que toi... *Cabeça*? Le mot est sorti le quatrième jour. La tête, dans la langue de ta mère. J'y étais. C'était bien sa façon à elle de se tenir la tête au moment des crises. Sa façon de réagir à la douleur. Cette douleur récurrente qui lui avait fait craindre de disparaître brutalement. La raison pour coller mon numéro de téléphone sur le réfrigérateur. Ce qui allait nous donner l'occasion d'un grand commencement pour nous deux...

C'est le matin de Pâques et je suis éveillé aussi tôt que quand j'avais six ans et que j'attendais le passage des cloches. Mais je ne sais plus quoi attendre.

Six ans, c'est toi qui les as, Lamilex. Hier, au moment de te mettre au lit, j'ai cherché un moment ce que tu pourrais attendre mais je n'ai pas trouvé. Et j'ai raconté une histoire d'Afrique. Le pays de ton père. Une des rencontres de l'hyène et du lièvre, une valeur sûre pour que la nuit soit longue.

Pourtant les figurines en chocolat attendent dans ce compartiment du placard où tu ne fouilles jamais. J'ai réussi mon coup jusqu'au moment de tout dévoiler. Mais maintenant il me faut de l'aide.

Je me lève. Le gros dictionnaire des mythologies est là. Je vais y chercher quelque chose qui pourrait venir de Liliana. Le

problème, c'est que je n'étais pas là à Pâques de tes cinq ans ni de tes quatre ans... Je ne sais pas ce que Liliana t'a fait attendre.

Or, l'index du dictionnaire ne mentionne pas Pâques. Cloche? Je voudrais savoir si on les attend ailleurs que là où j'ai grandi... Je finis par chercher Portugal qui n'y est pas non plus.

Alors je laisse le livre et je choisis le coq, celui qui était sur tous les linges, toutes les boîtes qu'on m'a rapportés de là-bas après des vacances.

En trombe je dispose sur le balcon toutes les figurines, je me quille sur mes talons et pousse un cocorico vaguement chuissant au final: c'est bien comme cela que doit faire le coq portugais...

L'instant d'après, je suis dans ta chambre:

– Tu as entendu? Sur le balcon? On dirait le chant du coq? Tu te frottes les yeux...

Je repars en trombe du côté du balcon. J'insiste vraiment beaucoup. Tant pis pour la vraisemblance...

– Tu devrais aller voir... C'est peut-être pour toi...

Pour ce qui arrive du ciel, l'enfance n'est pas contrariante, tu vas me le prouver une nouvelle fois. Quelques minutes après, tu reviens avec la bouche pleine de chocolat. Je n'ose pas reparler tout de suite du coq.

Je me demande... qu'attendras-tu l'année prochaine?

Kidee, je me souviens de ce mot qu'on employait si souvent au village.

Les écoliers me l'avaient traduit par : nostalgie.

J'ai appris à comprendre qu'elle tirait vers l'arrière et vers l'ailleurs, kidee, là où sont celles et ceux qu'on a quittés avec regret et qui manquent.

Par les conséquences de son arrivée dans ma vie, Lamilex m'a empli de kidee... Beaucoup par ce qu'il me rappelle.

Je n'ose lui demander vers où tire kidee pour lui, j'imagine qu'elle doit souvent le ramener vers Liliana, même si les pleurs sont rares, sauf pour la vraie rage, même si les soupirs ne sont pas de sa façon d'être. Ou de son âge. Justement, kidee pour lui se marque peut-être à d'autres signes, que je n'ai pas encore découverts.

Na, tu as su très vite débusquer kidee chez moi.

Mes manques d'appétit, ma façon de tarder à ouvrir une lettre, de rester assis sans rien faire, tu as très vite repéré ses signes.

Et tu m'as laissé la vivre, kidee, tout en m'encourageant à manger, en me demandant des nouvelles des lettres qui m'arrivaient et en aménageant des moments où le corps peut se reposer vraiment car la tête se laisse prendre par le remède de kidee : katia, la conversation.

Katia contre kidee.

Il suffit que je repense à tout ce que tu as fait pour moi et la piste s'éclaire un peu pour envisager la vie avec Lamilex.

Vacances à peine terminées, il faut passer à autre chose. D'ailleurs, vacances pour moi ? Vacances pour lui ?

Maintenant, c'est mon travail qu'il convient d'organiser. Un travail qui me permette de vivre avec lui. Là où sa vie a encore quelques repères. Un travail qui donne l'argent du quotidien. Mes réserves de la période précédente sont désormais épuisées. Il va hériter quelque chose des économies de Liliana. Mais cela prendra du temps. Aux dernières nouvelles, une enquête doit se faire sur la mort de celle-ci. Mort trop brutale pour qu'on ne cherche pas à en savoir plus.

Pas trop d'inquiétude quand même. La piste d'activité que je commençais à explorer pour moi au moment où le frigo m'a désigné pourrait être la bonne. À l'époque, j'entrevois à peine à quel genre de vie elle me conduirait. Aujourd'hui, il semble qu'elle convienne à une vie toute tracée. Aucune autre n'est réellement à portée.

Travail indépendant. Les inscriptions aux différentes caisses n'ont apparemment pas été rejetées. Les premiers contrats sont là. Des études à mener. Je devrais savoir faire. Bien sûr, il faudra se déplacer de temps en temps. À la journée. Lamilex restera là, lui, sauf exception de temps de vacances. Pour lui, l'école. Le tribunal a insisté sur cette régularité.

Ne pas trop réfléchir aujourd'hui à la complexité possible de certaines organisations. Se fera si doit se faire.

Le genre de dimanche matin que je n'avais qu'effleuré dans ma vie précédente. Un dimanche matin où c'est toi et toi seul, Lamilex, qui viens bousculer les fantasmes de mon sommeil tardif, peuplé des femmes que je me serais enfin décidé à approcher avec la précaution mais aussi la détermination qu'on met à approcher la panthère, lorsqu'on est chasseur. Pas si simple que ce que je peux te dévoiler de mes rêves, lorsque tu le demandes. Des femmes déguisées en panthères, comme un genre de carnaval... mais comment tout te décrire!

Ce matin, tu n'as aucune peur, pas plus que de scrupule, à venir t'installer au pied de mon lit, où mes fantasmes grouillent encore. Mais tu arrives avec le genre de bruitage qui fait fuir aussi bien les femmes que les panthères des rêves tardifs. Dire que dans une case d'Afrique, on n'ose jamais s'asseoir sur le lit de ses parents, même en pleine journée!

Mais nous sommes en Europe où j'ai déjà connu des maisons pleines d'enfants dès le petit matin. Ceux-là pourtant, tant qu'il n'était pas dix heures, ne franchissaient pas sans avertissement le seuil des chambres des visiteurs. On avait le temps de prendre congé des créatures de fantasme.

Or, tu m'obliges aussitôt à m'intéresser à toi. Mais pour cela tu fais comme si rien n'existait d'autre que ce que tu manipules à bout de bras, le menton bien calé sur la poitrine. Je ne vois ton regard que parce que je suis encore allongé et surtout je reçois les minuscules postillons dont tu arroses mon lit. Je te demande si tu es un fauve qui rugit ou un moteur qui ronfle et cela t'agace, puisque le son prend de l'emphase plutôt que de se transformer en réponse. Peut-être aurais-je dû m'intéresser sans questionner. Ce que tu manipules avec force ricochets sur les parties les mieux tendues de ma couette est pour toi évident, comme cela devrait être pour moi. Mais cela doit venir du fond de la caisse à jouets, car je ne le reconnais pas. Je n'ai pas encore retrouvé l'usage complet de